

LE MAHĀBHĀRATA DE SARALA

JE METTRAI ICI EN LIGNE QUELQUES COURTS ARTICLES SUR LE MAHĀBHĀRATA DE SARALA. SARALA DAS EST CONNU COMME L'ADIKAVI" (LE PREMIER POÈTE) DE LA LITTÉRATURE ORIYA. IL A VÉCU ET ÉCRIT AU 15^{ÈME} SIÈCLE. LE MAHĀBHĀRATA EST SON *MAGNUM OPUS*. LES ÉPISODES DU MAHĀBHĀRATA DE SARALA SONT NETTEMENT DIFFÉRENTS DE CEUX DU MAHĀBHĀRATA DE VYĀSA (EN SANSKRIT).

DR. B. N. PATNAIK

JEUDI 3 AVRIL 2008

La mort de Duḥśāsana

Duḥśāsana eut une mort terrible, pour dire les choses de façon bénigne. Mais même des superlatifs ne sauraient rendre de manière adéquate l'horreur de cette mort. Bhīma arracha littéralement ses bras de son corps, ouvrit sa poitrine et but son sang. Tandis qu'il démembrait sa malheureuse victime, il se moquait et l'injurait, rappelant à lui-même plus qu'à elle toutes les humiliations que Draupadī avait subies entre ses mains, justifiant autant pour lui-même que pour elle pourquoi elle devait être tuée comme une bête et défiant tous ceux qui l'entouraient d'arracher ce misérable à ses griffes, d'une manière si offensive que Kṛṣṇa dut même retenir son propre frère Arjuna de l'attaquer pour son abjecte exhibition d'arrogance. Bhīma fit venir Draupadī sur le champ de bataille et versa sur ses cheveux le sang qui coulait à flots des bras arrachés de sa victime ; le sang chaud coula sur sa figure, et elle en eut le goût dans la bouche. Aucune mort sur le champ de bataille du Kurukṣetra ne fut aussi terrible et aussi répugnante que celle-ci. Une bête tuait sa proie d'une manière qui dépassait de loin ce que les bêtes font à leur proie. Aucun désir de revanche ne peut réduire quelqu'un au degré de bestialité que Bhīma déployait. Si quelque chose le pouvait, ce devait être une haine aveugle.

Bhīma, bien sûr, s'était engagé à faire à Duḥśāsana ce qu'il lui faisait maintenant. Ainsi, il honorait son engagement, et le code moral de l'époque validait sans doute cela. Du reste Kṛṣṇa, pour ne citer que lui, avait justifié à plusieurs reprises son action pour cette raison. Mais de quelle sorte d'engagement s'agissait-il ici ? Soit, c'était un vœu fait dans des circonstances extrêmement pénibles. Cependant, le jour où il prononça ce terrible vœu et le jour où il l'accomplit étaient séparés par plus de treize années – années de souffrance physique et morale pour les Pāṇḍava, sans aucun doute, mais c'était sûrement une période suffisamment longue pour laisser place à la réflexion. Et Bhīma n'était dépourvu ni d'un sens moral élémentaire, ni d'une bonne connaissance des śāstra. Il savourait le combat, comme Sarala le dit de lui dans son récit, mais ce

n'était pas un belliciste. Ne lui était-il jamais venu à l'esprit que ce vœu qu'il avait fait pour rendre justice à sa femme déshonorée et humiliée était fondamentalement injuste parce qu'il impliquait de se ramener soi-même au rang d'une bête. Cela peut ne pas être une question dénuée de sens si l'on considère sa réticence initiale à faire la guerre pour reconquérir leur royaume que Duryodhana avait usurpé par tricherie. Quand Kṛṣṇa, avant de partir à la cour des Kaurava comme émissaire de Yudhiṣṭhira, le rencontra et lui dit que son frère aîné ne désirait pas la guerre et se contenterait d'un seul village, Bhīma lui dit de demander à Duryodhana un village de plus, parce qu'un seul village pour eux cinq serait insuffisant par suite de son besoin excessif de nourriture plutôt embarrassant. Kṛṣṇa dût travailler sur sa psyché pour obtenir son consentement à la guerre.

Pauvre Duḥśāsana ! En humiliant Draupadī, il ne faisait qu'obéir aux ordres de son frère aîné Duryodhana. Dans le Mahābhārata de Sarala, s'il a pris l'initiative à un moment dans cette affaire, c'est sans doute seulement au commencement, quand, après que Yudhiṣṭhira a perdu Draupadī aux dés, et que Duryodhana voulait que Draupadī, alors réduite au statut d'esclave, soit amenée à la cour pour rejoindre ses maris qui avaient également été réduits au même statut, Duḥśāsana, bien que non spécifiquement missionné pour cela par son frère aîné, alla la chercher dans les quartiers intérieurs et l'en retira en la traînant par les cheveux. Si cela revient à prendre l'initiative, alors Duḥśāsana est coupable de cela. Après cela, il a fait seulement ce que son frère lui a demandé de faire. La décision d'humilier Draupadī devant la cour n'était absolument pas de son fait.

En fait, Duḥśāsana n'amena pas tout de suite Draupadī devant la cour quand elle lui dit qu'elle avait ses règles. Il revint seul devant la cour et informa son frère de son état. C'est seulement sur l'ordre de Duryodhana qu'il la traîna devant la cour. Et encore, ce n'est pas lui qui suggéra le déshabillage de Draupadī ; c'était la décision de son frère. Il essaya seulement de faire ce qu'on lui demandait de faire.

Mais cela, bien sûr, ne justifiait pas ses actes. Il n'était pas question pour lui de protester, puisqu'il ne pensait pas qu'il faisait quelque chose de mal. Dans le Mahābhārata de Sarala, rien ne montre qu'il pensait différemment de Duryodhana sur ce sujet ou sur d'autres. De plus, dans tout ce qu'il a fait, il n'était pas un participant réticent, mais un agent enthousiaste. Il savourait tout cela. D'autre part, dans le récit de Sarala, personne dans le camp des Kaurava n'éleva de protestation contre la décision de Duryodhana et l'action de Duḥśāsana.

Mais, pour être juste, on ne doit pas juger sévèrement les actes de ces trois personnages qui sont impliqués dans cette affaire, à savoir Duḥśāsana, Bhīma, et la cruelle, l'impitoyable Draupadī, qui a poussé sans relâche ses maris à la guerre afin qu'elle puisse être vengée et qui a insisté pour que ses cheveux soient lavés dans le

sang de Duḥśāsana. La raison est que, dans le Mahābhārata de Sarala, Bhīma ne pouvait pas avoir agi d'une manière substantiellement différente et que le pauvre Duḥśāsana était condamné à mourir de cette façon. Et Draupadī aussi devait goûter son sang.

On trouve la genèse de tout cela il y a des âges et des âges. – on était à l'aube de la création, quand à partir des résidus, les choses allaient recommencer. Des larmes de Viṣṇu, qui avait ouvert le yeux une fraction de seconde, émergèrent quinze Brahmā ; puis Viṣṇu referma les yeux et reprit son *yoganidrā* (sommeil du yoga). Les Brahmā virent Sarasvatī à la tête de Viṣṇu et désirèrent la posséder. En colère, la déesse-mère créa Ketukā, et, tandis que les Brahmā l'entouraient pour l'assaillir, Sarasvatī lui demanda de les dévorer. Elle les dévora un par un, sauf un, Śūdraka Brahmā, qui demanda la protection de Viṣṇu. Viṣṇu demanda à Ketukā de l'épargner, mais Sarasvatī intervint et lui dit que Śūdraka était vraiment mauvais et qu'il avait cherché à la posséder. Viṣṇu lui demanda de l'épargner jusqu'à l'âge de dvāpara. Ketukā, leur dit-il, renaîtrait alors sous la forme de Draupadī, elle aurait les cinq Pāṇḍava pour maris, et Śūdraka Brahmā renaîtrait sous la forme de Duḥśāsana. Il la tourmenterait en public et son mari Bhīma la vengerait en lui arrachant les membres sur le champ de bataille. Il verserait son sang sur ses cheveux et c'est alors qu'elle savourerait son sang. Le scénario était déjà écrit. Ainsi en tant que reprise de cet événement ancien, le tourment que Duḥśāsana infligea à Draupadī devait avoir une note sexuelle, rappelant l'attitude des Brahmā envers Ketukā.

Le vénéré sage Durvāsas renforça ce scénario – non qu'il ait eu besoin de l'être. Durvāsas était celui dont la bienveillante intervention avait permis la naissance des enfants de Gāndhārī. Le père indulgent de Duḥśāsana (Dhṛtarāṣṭra) plaça l'enfant sur les genoux du sage, espérant qu'il le bénirait. Le grand sage embrassa l'enfant et lui souhaita d'avoir la force d'un millier de lions. Alors, comme l'enfant pleurait et se débattait un peu, son poing heurta la poitrine du sage, qui s'évanouit. Quand il revint à lui, il le maudit ; son frère le punirait en lui arrachant le bras droit dans la bataille : « ton frère te punira en t'arrachant le bras droit », comme l'écrit Sarala. Et le sage Vyāsa sourit quand Durvāsas prononça cette malédiction. Comme quelqu'un qui connaît le passé et le futur, Vyāsa connaissait sûrement le scénario.

Le récit de Sarala peut être vu comme une tentative pour trouver une cause plus profonde à une inhumanité, à une dégradation comme celles manifestées dans le démembrement de Duḥśāsana. C'est comme si le poète avait été profondément choqué et offensé, non seulement par la bestialité de l'acte, mais aussi par la cause qui en avait été donnée, et par là par sa justification. Cherchant peut-être une cause plus valable, il était allé au delà du hic et nunc. Il a exploré la croyance traditionnelle que la vie, dans le sens commun, se termine par la mort, que le *karma* se termine

quand il est réalisé, mais, dans un sens plus subtil, ni la vie ne se replie dans la mort, ni le karma dans sa réalisation. Selon ce présent épisode, les demandes du *karma* peuvent requérir une succession de renaissances. On peut renaître aussi longtemps qu'on a pas expérimenté les résultats de son *karma*, et que les fins de la justice cosmique ne sont pas atteintes. Même l'intervention du Suprême ne peut que retarder le processus.

De la manière dont Bhīma a tué Duḥśāsana, il en avait fait un spectacle. Beaucoup avaient cessé de combattre et regardaient. Parmi eux, il y avait Duryodhana, Karṇa, Śakuni, les Pāṇḍava, Kṛṣṇa et beaucoup d'autres guerriers terrifiés dans les deux camps. On peut facilement imaginer les sentiments des Kaurava et des Pāṇḍava. Les premiers devaient s'être sentis horriblement abattus, les autres jubilants. Mais les guerriers ordinaires devaient avoir trouvé cette façon de procéder non seulement sanglante, mais profondément écoeurante. Non seulement eux, mais aucun de ceux qui étaient présents ne méritait d'être témoin d'un événement où les limites de la cruauté étaient dépassées si cyniquement. Quelle justice pouvait-il y avoir dans tout cela ?

Personne parmi les présents ne savait que l'ancienne querelle Ketukā-Śūdraka Brahmā arrivait à son terme logique prédéterminé – si quelqu'un le savait, cela ne pouvait être que Kṛṣṇa, mais il n'en donna aucun signe à aucun moment. Un événement qui avait eu lieu il y a des âges dans quelque monde des dieux se déroulait sur terre devant des humains d'une manière qui leur faisait honte. Ils n'existaient pas encore quand ce scénario avait été mis au point. Pourquoi faut-il qu'ils aient été victimes de sa mise en scène insensée ?

Ni Duḥśāsana, ni Draupadī, n'étaient conscients de la vraie signification de ce qui se produisait. Dans leur existence présente, ils n'avaient pas de souvenirs de leur passé. Draupadī ne savait pas qu'elle punissait celui qui l'avait tourmentée, Duḥśāsana ne savait pas qu'il était puni et Bhīma ne savait pas qu'il était un tueur appointé par Ketukā qu'il n'avait jamais connue. Sans mémoire, il n'y a pas de connaissance, et quel est le sens du châtement, si l'on ne connaît ni le crime, ni le criminel ?

Est-ce la nature de la justice karmique, qu'elle soit ou non compréhensible par tous, y compris par ceux qui y sont impliqués, d'être immatérielle ? Pourquoi alors, dans le récit de Sarala, trouvons-nous le sage Agastya, dont la connaissance des choses transcende le temps, expliquer le déroulement de la justice karmique à un questionneur comme Manu Vaivasvata.